

# d'

## PARCOURS

Christophe Gulizzi

## RÉALISATIONS

Patrick Bouchain

& Loïc Julienne

OMA New York

Atelier Barani

Odile Seyler

aNC

DOSSIER

# L'image d'architecture à l'ère numérique

+ L'ÉQUIPEMENT DE LA SALLE DE BAINS

L 13688 - 210 - F: 12,00 € - RD





## Scoffier le tyran

par Rudy Ricciotti - Photographe : Nicolas Borel



légende à faire légende à faire  
légende à faire légende à faire  
légende à faire légende à faire  
légende à faire légende à faire  
légende à faire légende à faire  
légende à faire légende à faire

Oui, vous avez bien lu, ce n'est pas un article de Richard Scoffier sur le dernier bâtiment de Rudy Ricciotti mais bien une critique de Rudy Ricciotti sur une réalisation de l'un des plus célèbres critique de d'a. Richard Scoffier vient en effet de réaménager entièrement un appartement/cabinet de psychanalyste rue des Jeûneurs à Paris, il a proposé à l'architecte « réactionnaire » auto-proclamé de Bandol d'inverser pour une fois les rôles....

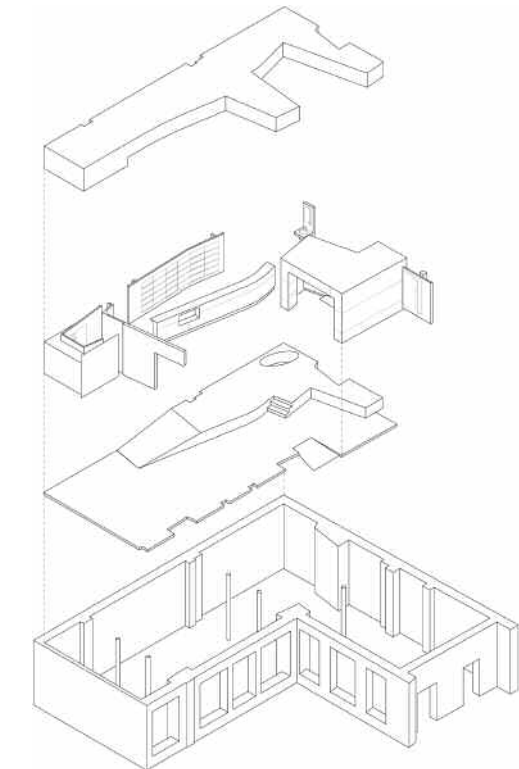
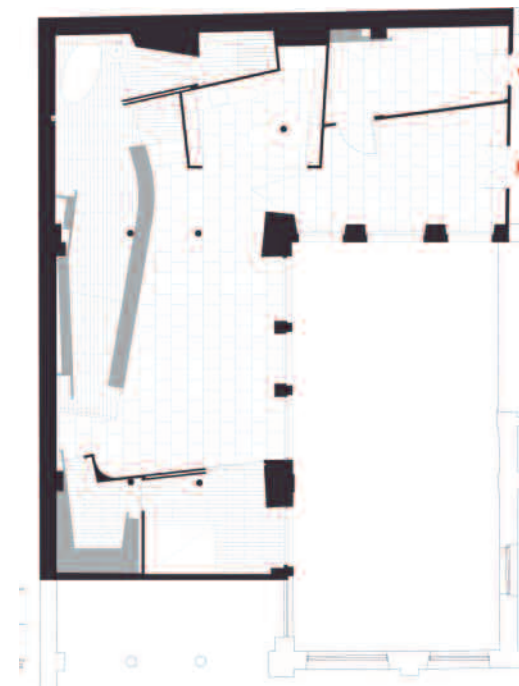
Mais dans quelle galère Richard Scoffier, architecte diplômé d'UP6 à Paris-La Villette, titulaire d'un diplôme d'études approfondies de philosophie à l'université Panthéon-Sorbonne de Paris, toujours professeur à l'école d'architecture de Versailles, membre du laboratoire de recherche de ladite école de Versailles, fondateur de l'université populaire du Pavillon de l'Arsenal, lauréat des Albums de la jeune architecture, commissaire du pavillon grec pour la huitième Biennale internationale d'architecture de Venise, critique dans plusieurs revues européennes d'architecture, auteur du catalogue de l'exposition de Portzamparc au centre Georges-Pompidou, auteur des *Villes de la puissance* aux éditions Jean-Michel Place, auteur de *La Ville sans dehors* aux éditions Futura ; ou encore auteur des *Quatre Concepts fondamentaux de l'architecture contemporaine*, édité chez Norma, et officier de réserve du deuxième régiment étranger de parachutistes de Calvi... Mais cependant commissaire politique et critique tyrannique chez d'a...

MAIS DANS QUELLE GALÈRE SCOFFIER LE TYRAN S'EST-IL EMBARQUÉ ?

À quoi servent les galons, si le métier se réduisait à l'exercice du goupillon, c'est-à-dire à « l'archicool aux oreilles décollées » ? Le risque est entier. L'on ne peut, une vie entière, être cool et asexué au risque d'être convoqué au suicide. La culpabilité appelle un prix à payer, comme au tiercé.

Faire un cabinet de psychanalyse, c'est en prendre plein les dents pour pas un rond. Scoffier affirme ni être le patient psychanalysé, ni envisager une psychanalyse par troc d'honoraires avec le docteur C sis 36 rue des Jeûneurs à Paris ! Les jeûneurs, faut le faire ! Une aventure mal engagée, cette « rue des Jeûneurs à Paris ! » Déjà l'horizon d'un transfert malheureux entre client et architecte infantiliserait le futur débat sur les honoraires, qui ne peuvent être que l'objet d'un transfert amoureux où l'on ne compte pas. Richard, à la fois ami et amant de la discipline taxidermiste qu'est l'architecture, y va plein pot ! Il y met les mains et les mots. À ce chantier, il se sera l'échine ruinée. Mais « nul n'est bon naturellement », affirme depuis longtemps Porcius Latron. Les architectes le savent. Scoffier non ! Plus le CV est long, davantage l'ombre portée du crime téléporte. Là est toute la question de la verticalité religieuse.

La question posée par le cabinet du docteur C est celle de savoir qui « reçoit », qui est « l'ami » ? Voyage ini-

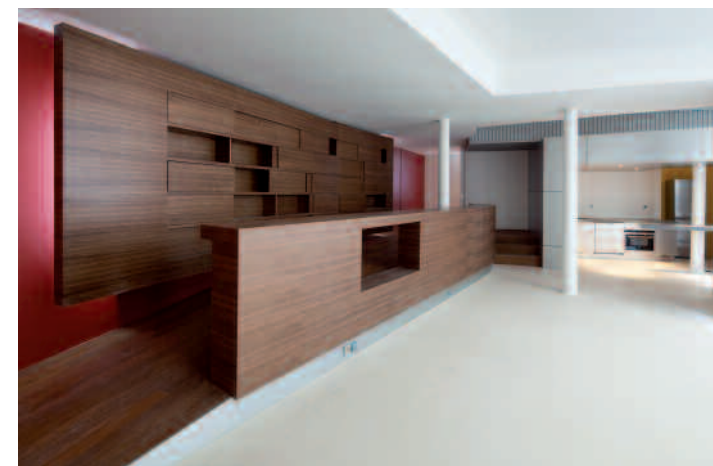


Plafond

Objets

Sol

Murs



tiatique il y a, et concrétion d'une vitalité urbaine il y a aussi. L'espace privé contient et sert l'espace public adossé à la lumière naturelle. Mais l'espace public reçoit le psychanalysé s'installant dans le meilleur de l'appartement, là où est plus belle la lumière.

« Le public », territoire disponible au client, réquisitionne six fenêtres. L'espace privé, une seule. L'idée de sacrifice est installée, le client a toujours raison. Le docteur s'efface ; se plaque aux murs de la part ombrée de l'appartement afin de ne pas martyriser le visiteur, cet ami public à ne pas recevoir en ami et pourtant mieux reçu qu'un ami. Ce faux ami, client tête à claques, abuse et cannibalise le dispositif scénographique de toutes les séquences privées de l'appartement, y compris jusqu'à la baignoire ovale encastrée dans le sol d'un bois précieux, voyeuriste pour un bain à partouze après une séance construite sur les produits hallucinogènes inscrits au tableau des substances prohibées, achevant la défonce par un banquet d'omelette aux champignons de l'ergot de seigle, transportant jusqu'à une scène du peintre Matthias Grunewald : le docteur transformé en tortue de 500 kilos retourné coquille contre terre mais sur lui assis et le tabassant à coups de gourdin à pointes, un jeune prêtre sénégalais HQE en soutane noire. Ton sur ton, la messe est dite.

Détails savants, matériaux sophistiqués, perspectives espieuses, bibliothèque superbe, à elle seule édifice architectural ; tous complotent et développent un récit où docteur et architecte sont victimes. À trop faire pour le client, l'on souffre. À trop donner, l'on s'épuise. Il est vrai que l'élégance est la bienveillance à l'égard des autres et la vulgarité, le cauchemar minimaliste augmenté de la culpabilisation de l'autre. Scoffier aura pris tous les risques en adossant toutes les fonctions privées aux murs opaques sans gêner le client et son client est sans marge de manœuvre. Mais ils nous emmerdent à la fin, les clients ! Imaginons que docteur C déjante et exécute le client dans le canapé en vidant le chargeur sur un publiciste en baskets du canal Saint-Martin, cycliste, végétarien, non-fumeur et militant vert fluo. Un truc pareil, à la fin ça rend nerveux ! Les consultations finies, le docteur C éteignant la TV de la névrose pourra reprendre une activité normale en prenant la place du client et oublier son architecte. Une question demeure : Richard Scoffier, à force de pneumopraxie et de thanatopompe, déplacera-t-il l'architecture du rang de névrose à celui de psychose ? Si tel sera le cas, seule le sauvera la charia.

Michel Audiard avait pourtant prévenu : « Bienheureux les fêlés car eux seuls laissent passer la lumière. » ■

< légende à faire légende à faire  
légende à faire légende à faire  
légende à faire légende à faire  
légende à faire légende à faire  
légende à faire légende à faire  
légende à faire légende à faire